

28 octobre 1991

La Langue des signes québécoise (LSQ) : une langue à part entière

Colette Dubuisson

1. Introduction

Cette présentation sera divisée en trois parties:

- Dans la première partie, je vais vous parler des différentes activités que l'on trouve à l'UQAM concernant la langue des signes québécoise. Je vous nommerai aussi les personnes qui interviennent dans ces activités de façon à ce que plus tard dans la soirée, vous puissiez leur poser des questions si vous le désirez. Vous remarquerez que toutes ces personnes sont identifiées comme moi.
- Dans la deuxième partie, je vous donnerai une série d'arguments qui contribuent tous à prouver que la LSQ est une langue à part entière. Je me permettrai de commencer cette partie en faisant quelques clarifications terminologiques.
- Dans la troisième partie, je passerai la parole à Jules Desrosiers qui vous expliquera l'histoire de la LSQ, les influences qu'elle a subies et qui fera un bref état de son utilisation actuelle.

2. Activités concernant la LSQ à l'UQAM

Nous commençons donc par les activités qui concernent la LSQ à l'UQAM. Elles sont de deux types : des activités d'enseignement et des activités de recherche.

2.1 Activités d'enseignement

Les **activités d'enseignement** sont elles-mêmes de deux types. Il y a tout d'abord des **cours de LSQ**. En effet la LSQ est enseignée au même titre que l'anglais, l'espagnol, l'allemand ou l'italien et il existe trois niveaux de cours LSQ 1, LSQ 2 et LSQ 3 qui donnent chacun trois crédits universitaires. Les cours de LSQ ont commencé à être dispensés en 1987. Depuis cette date, sans compter les étudiants inscrits à la session présente, 347 étudiants ont suivi LSQ 1, 109 ont suivi LSQ 2 et 19 ont suivi LSQ 3. 475 étudiants ont donc suivi des cours de LSQ à l'UQAM depuis 1987. Un nouveau cours vient d'être créé. Il correspond au niveau 4 et s'intitule "LSQ-Communication", il a pour but de permettre aux étudiants de perfectionner leur communication en LSQ.

Tout le monde peut s'inscrire au cours LSQ 1 qui ne comporte aucun pré-requis. Plusieurs personnes sont impliquées dans ces cours depuis plusieurs années. Tout d'abord, le directeur du département de linguistique, Robert Papen et la responsable des cours de langue, Antje

Bettin. Ensuite et surtout, les deux chargés de cours qui ont assumé les cours de LSQ depuis le début, Robert Binet et Paul Bourcier.

Le **second type d'activités d'enseignement** est le **certificat en interprétation visuelle**. En effet, depuis l'automne 1990, on forme à l'UQAM les interprètes pour les personnes sourdes. Le certificat comprend deux options, l'une pour interprètes oralistes et l'autre pour interprètes gestuels. C'est bien sûr de cette dernière que je veux parler ici en relation avec la LSQ. Pour être admis au certificat dans l'option gestuelle, un étudiant doit faire preuve d'une bonne connaissance de la LSQ et du français. Le certificat comprend dix cours de trois crédits chacun et actuellement une soixantaine d'étudiants et étudiantes y sont inscrits dans l'option gestuelle. La responsable de ce certificat est Claire Gélinas-Chebat, directrice du module de linguistique.

A ce point-ci, nous pouvons déjà faire une **première constatation** : si la LSQ s'enseigne, comme d'autres langues, si on forme des interprètes en LSQ, c'est bien que l'on reconnaît implicitement qu'il s'agit d'une véritable langue.

2.2 Activités de recherche

Le **second type d'activités** qui concerne la LSQ à l'UQAM se situe du côté de la **recherche**. Deux projets sont en cours. Le plus récent a débuté en janvier 1991. Il n'est pas centré sur la LSQ, mais lui accorde beaucoup d'importance, c'est pourquoi je tiens à le citer. Il se déroule sous la responsabilité de Claude Germain et de Mariette Hillion et a pour titre : **"Apprentissage expérientiel de la lecture en français par les élèves sourds du secondaire"**. Ce projet est financé par la DGERU pour une période de trois ans. Il s'agit en gros de proposer des activités de lecture en français aux élèves sourds, de leur en faire faire l'objectivation en LSQ, d'enregistrer leurs objectivations sur vidéo et de partir de ces enregistrements pour leur faire prendre conscience des particularités de chacune des 2 langues (découpage de la réalité, ordre des constituants, morphologie, etc...)

L'autre projet de recherche est celui que je mène avec mon équipe depuis 1988. Il a pour titre **"La langue des signes québécoise"**. Il est financé par le Conseil de Recherches en Sciences humaines du Canada jusqu'en 1994 et également par la DGERU. Ce projet consiste en une description de la LSQ. Vous savez que cette langue n'est encore que très partiellement décrite, autrement dit, qu'il n'existe pas de véritable dictionnaire, pas de livre de grammaire. Nous cherchons donc à comprendre comment se structurent les phrases, comment se décomposent les signes, comment se forment les nouveaux signes, etc. Pour faire ce travail, nous avons constitué un corpus de 34 heures d'enregistrements vidéo de personnes

sourdes participant à des entrevues de groupe menées sous la forme de conversations libres. 11 participants, âgés de 22 à 31 ans ont accepté d'être filmés. Les entrevues se sont déroulées avec un minimum de 2 et un maximum de 4 participants et ont duré entre 2 et 3 heures. Tous les participants habitent la région de Montréal. Nous sommes donc conscients que la LSQ que nous étudions correspond à la variété de la région de Montréal et à une certaine classe d'âge. Nous croyons cependant que notre corpus est assez représentatif et que les analyses que nous faisons pourraient être généralisées aux variétés de LSQ provenant d'autres régions et caractéristiques d'autres classes d'âge. Nous songeons d'ailleurs à enregistrer de nouveaux corpus.

Pour mener à bien une entreprise comme la description d'une langue, il a fallu constituer toute une équipe. J'ai plusieurs collaborateurs, qui font un travail formidable et je tiens à profiter de l'occasion pour leur dire combien j'apprécie leur collaboration. Je vais les nommer et ils vont s'identifier pour qu'éventuellement vous puissiez échanger avec eux après la conférence si vous le désirez. Il s'agit tout d'abord d'un autre professeur du département de linguistique : Marie Nadeau. Il s'agit aussi de 9 assistants de recherche :

Johanne Boulanger,

Louis Desouvrey,

Jules Desrosiers,

Lise Lacerte,

Linda Lelièvre,

Dominique Machabée

Christopher Miller,

Dominique Pinsonneault

et Astrid Vercagne-Ménard.

Je voudrais tout particulièrement souligner le travail de Christopher Miller et de Dominique Pinsonneault, dont j'ai l'habitude de dire qu'ils sont mes bras droits et qui ne comptent plus depuis longtemps les heures passées à travailler. Je voudrais aussi souligner le travail de Jules Desrosiers et de Linda Lelièvre, qui sont tous deux sourds, travaillent à temps plein dans l'équipe et sans qui nous aurions du mal à poursuivre nos recherches.

La recherche sur la LSQ a déjà des implications sur les enseignements. Il aurait en effet été impensable de former des interprètes sans pouvoir leur expliquer minimalement les langues dans lesquelles ils vont interpréter. Actuellement, dans le cadre du certificat en interprétation visuelle, se donne un cours sur la structure de la LSQ et la culture sourde. Alors qu'il y a quelques mois nous aurions été bien en peine de parler pendant 45 heures de la structure de la LSQ et de la culture sourde, voilà que nous découvrons que nous avons trop de matière. Dès l'automne prochain, nous pourrons assumer 2 cours sur le sujet.

La recherche trouve donc son premier débouché dans le certificat en interprétation visuelle. De plus, nous avons commencé à envisager d'intégrer les résultats de nos recherches dans les cours de LSQ.

A ce point-ci, nous pouvons faire une **deuxième constatation** : si l'on fait de la recherche sur la LSQ en tant que langue, si on utilise pour la décrire, des techniques semblables à celles utilisées pour d'autres langues, c'est bien que la LSQ est une langue à part entière.

3. Clarifications terminologiques

Mais avant de nous lancer dans le thème LSQ langue à part entière, qui constitue la deuxième partie de cette présentation, je voudrais faire quelques **clarifications terminologiques**. Laissez-moi tout d'abord vous avouer que j'ai beaucoup hésité entre deux titres pour cette présentation. Le premier titre auquel j'ai pensé est : "**Ne parlez plus jamais de sourds-muets qui gesticulent**". Mais comme une série d'articles portant sensiblement le même titre a été publiée récemment et comme je voulais qu'il soit clair que le thème de cette conférence serait la langue des signes québécoise (LSQ) et non les langues signées en général, j'ai fini par opter pour le titre "La LSQ : une langue à part entière". Permettez-moi de vous dire quand même pourquoi je voudrais que vous ne parliez plus jamais de sourds-muets qui gesticulent. Je m'adresse bien sûr ici en particulier aux entendants et non aux sourds, qui savent bien de quoi il est question.

Les sourds ne sont pas muets. Il n'y a pas plus de **sourds-muets** que de sourds boîteux ou de sourds qui louchent. Cela peut arriver, par hasard, mais c'est très rare. La plupart des sourds ne parlent pas parce qu'ils n'entendent pas, mais certains parlent - le plus souvent au prix d'efforts considérables. D'ailleurs, si vous voulez avoir une toute petite idée de la difficulté de l'opération qui consiste à parler sans entendre, je vous suggère un petit exercice ce soir en rentrant chez vous : bouchez-vous hermétiquement les oreilles et commencez à raconter une histoire. Je vous parie que vous n'irez guère plus loin que la deuxième phrase. Peut-être ne terminerez vous même pas la première. Vous prendrez ainsi un peu conscience de la difficulté de parler quand on ne s'entend pas parler, mais vous n'aurez touché du doigt qu'une partie de la difficulté.

Donc, vous ne direz plus "sourd-muet". Mais que direz-vous? La plupart des entendants sont gênés d'employer le mot "**sourd**", ils se "contorsionnent" l'esprit pour trouver toutes sortes d'expressions dont ils ont l'impression qu'elles sont moins directes, moins blessantes. Ils parlent de "**malentendants**", mais les malentendants sont ceux qui entendent mal, mais qui entendent. C'est différent. Ils parlent de "**déficients auditifs**" ou de "**handicapés auditifs**" et c'est là que, sans s'en rendre compte, ils deviennent blessants. Les sourds ne sont "déficients" ou "handicapés" que dans un monde d'entendants. Dans un monde de sourds, ils n'auraient aucun handicap. Je crois qu'ils préfèrent qu'au lieu d'insister sur leur "déficiency" nous insistions sur leur "différence". Parlons de "sourds", tout simplement.

Que font les sourds quand ils communiquent ? Les sourds ne gesticulent pas, ils signent. Il y a dans le verbe “**gesticuler**” une connotation péjorative. Les gens qui gesticulent manquent de retenue. Gesticuler c’est un peu se donner en spectacle. Le petit Robert dit que gesticuler “c’est faire beaucoup de gestes, trop de gestes”. Sans aucun doute, pour un entendant qui ne les comprend pas, les sourds bougent beaucoup. Mais on s’aperçoit quand on décrit la LSQ, que leurs mouvements ont toute la précision nécessaire et qu’ils obéissent à des règles très précises. Nous emploierons le mot “**signe**” pour nommer ces mouvements et le verbe “**signer**” pour décrire l’action de communiquer par signes.

Tant que nous y sommes à faire des clarifications, parlons donc du nom de la langue même qui nous occupe : **la langue des signes québécoise**. On entend parfois parler de “langage des signes québécois”. Je crois que ce terme est incorrect, dans la mesure où le langage est la faculté humaine de communiquer et les langues sont les différentes réalisations de cette faculté. Il est donc inapproprié de parler de langage des signes québécois. On entend aussi souvent l’expression “langue des signes québécois”. D’ailleurs, le premier répertoire de signes publié par Bourcier, Dewar et Roy en 1984 porte ce nom. Cependant, je crois que ce ne sont pas seulement les signes qui sont québécois, mais en fait c’est la langue. Même si plusieurs sourds ont gardé le terme de “langue des signes québécois” en l’honneur de Raymond Dewar, il semble plus juste de parler de “langue des signes québécoise”, et c’est ce terme que nous adopterons ce soir, si vous le voulez bien.

Avant d'en finir avec la terminologie, il me reste une dernière précision à apporter. C'est celle qui consiste à distinguer d'une part, la LSQ qui est une langue naturelle et d'autre part, le **français signé**, qui est un code artificiel créé par les entendants dans le but d'aider les personnes sourdes à apprendre le français. En français signé, la composition des signes et la structure des phrases sont calquées sur celles du français. Puisque les éléments porteurs de sens sont combinés l'un après l'autre, comme en français, dans un ordre strictement temporel, le français signé ne profite pas des possibilités du mode visuo-spatial des langues de signes. Par contre, la LSQ utilise tous les moyens disponibles pour exprimer les informations simultanément dans l'espace et dans le temps. Par conséquent, une langue naturelle, visuelle et spatiale comme la LSQ, est beaucoup plus efficace en termes de temps nécessaire pour communiquer une information donnée qu'un code comme le français signé. Il est donc naturel, voire le seul choix logique, que les sourds préfèrent la LSQ qui est un système de communication efficace, qui s'adapte aux exigences du mode visuel et spatial, et qu'ils rejettent un système artificiel comme le français signé, qui a été conçu sans exploiter les possibilités naturelles liées à la modalité.

Voilà pour les clarifications terminologiques. Entrons maintenant dans le coeur de notre sujet de ce soir : la LSQ est une véritable langue. Comment peut-on prouver cela? Ou plutôt, prenons les choses autrement ; qu'est-ce qui peut donner à penser à plusieurs personnes que la LSQ n'est pas une langue?

4. Pourquoi certains pensent-ils que la LSQ n'est pas une langue ?

4.1 Idée préconçue : une langue est orale

La première raison pourrait je crois être classée dans la catégorie des idées préconçues. Il est tellement facile de prendre les langues orales comme modèles, de penser qu'il va de soi que toute langue est orale. Et je dois reconnaître qu' à ce sujet les linguistes n'ont certainement pas fait leur travail. Eux-mêmes ont pendant longtemps considéré que les langues étaient inséparables de la modalité audio-orale. Pourtant les langues signées sont mentionnées dans la littérature depuis l'antiquité. Pensez au Cratyle de Platon, aux textes de Saint Jérôme et de Saint Augustin au 4ème siècle qui disait que les gestes des sourds formaient les mots d'une langue. Pensez à Montaigne, beaucoup plus tard au 16ème siècle qui avait remarqué que les sourds savaient très bien se faire comprendre, qu'ils argumentaient et racontaient des histoires par signes.

. Plus près de nous, Whitney (1875) fait une très belle constatation que je voudrais vous citer :

“Il n'y a pas de lien mystérieux entre le processus de la pensée et celui de l'articulation (...) Les muscles du larynx et de la bouche ne sont pas plus proches de l'âme que ceux du mouvement volontaire qui, entre autres, produisent les signes.” (p. 291)

La parole n'est donc pas plus proche de l'âme que ne le sont les signes, pour reprendre les mots de Whitney. De telles constatations sont pourtant restées lettres mortes pendant des decennies et même après que Stokoe ait

commencé à étudier la langue des signes américaine (ASL), vers 1960, de nombreux linguistes ont continué à ignorer les langues signées.

4.2 Ignorance

La majorité des entendants ne connaissent pas les langues signées. Ils voient bien de temps en temps dans le métro ou dans la rue des sourds qui signent, mais ils ne réfléchissent pas vraiment à ce que cela représente. Il m'est arrivé plusieurs fois l'aventure suivante. Lors d'une conversation dans une rencontre sociale, dans un magasin, il arrive à tout le monde de se faire poser la question " Que faites-vous comme travail ?" ou "Vous travaillez dans quel domaine ?". Moi, à cette question, je répond : "Je travaille avec des sourds, j'étudie la langue des signes québécoise" et plusieurs fois je me suis fait répondre : "Ah !, le braille".

Tout cela pour dire que plusieurs entendants pensent encore en termes de sourds-muets et ne se sont jamais arrêtés à réfléchir sur leurs moyens de communication.

Il faut souligner que le jugement porté sur la surdité varie énormément dans les différentes cultures à travers l'histoire. Chez certains peuples de l'antiquité, les parents étaient honteux et affligés de la naissance d'un enfant sourd, ils le cachaient. Chez les Égyptiens et chez les Perses, au contraire, la naissance d'un sourd dans une famille était considérée comme une faveur des dieux.. Entre la honte et la faveur céleste, il y a des attitudes plus réalistes. Dans bon nombre de villages africains du Sud Sahara aussi bien que dans les tribus indiennes, la surdité ne constitue pas

un handicap et toutes les fonctions sociales peuvent être remplies par des sourds. Dans les cultures européennes jusqu'à la fin du Moyen Age, les sourds étaient souvent isolés dans les villages et s'ils faisaient partie de la vie communautaire, c'était au même titre que les fous et les "idiots du village". Depuis, nous avons évolué en termes de respect de la personne, heureusement ! Mais il reste dans notre langue certaines expressions péjoratives à l'égard des sourds et le temps n'est pas si loin où on considérait les sourds comme débiles parce qu'ils ne comprenaient pas quand on leur parlait. Comment dans ces conditions, les entendants pourraient-ils imaginer que les sourds ont été capables d'élaborer une langue ?

troupe, ou avec même p. 9

4.3 Iconicité

Quand ils s'attardent à y penser un peu, ils ont souvent l'impression qu'avec un tout petit peu d'aide, ils comprendraient les sourds, car certains signes ressemblent beaucoup aux gestes que font les entendants eux-mêmes lorsqu'ils ne peuvent utiliser la parole pour communiquer (parce qu'il y a trop de bruit, par exemple). Pensez aux signes BONJOUR, ÇA -VA-BIEN, ÇA-VA-MAL, MANGER, etc... Les entendants les comprennent facilement. De plus, certains signes ressemblent à l'objet qu'ils servent à nommer, comme SAPIN, par exemple. Nous dirons que ces signes sont transparents et il est vrai qu'il existe quelques signes transparents en LSQ, mais ils ne constituent qu'un très faible pourcentage du vocabulaire de la langue.

Nous dirons qu'en LSQ il n'existe finalement que peu de signes iconiques, c'est-à-dire que peu de signes qui ressemblent à ce qu'ils nomment. En fait, beaucoup de signes ont été transparents et sont devenus arbitraires, comme HOMME (à cause de la casquette ou du chapeau), FEMME (à cause du bonnet qui était noué sous le cou). D'autres sont tout aussi arbitraires que les mots français "table" ou "chaise", par exemple JANVIER ou POMME.

Le faible pourcentage de signes directement compréhensibles à cause de leur transparence semble vrai pour plusieurs langues signées. Des expériences ont été menées aux États-Unis par des chercheurs américains pour tenter de déterminer dans quelle mesure les signes de l'ASL étaient transparents. Il s'agissait de montrer à 10 entendants n'ayant aucune connaissance de l'ASL une série de 90 signes courants pré-enregistrés sur vidéo (des signes comme OISEAU, POMME, GARÇON, BONBON, TERRE, etc.). On leur demandait en même temps de répondre à des questions à choix multiple (5 choix) pour donner le sens qu'ils attribuaient à chaque signe. Les résultats ont été de 18.2% de moyenne ce qui est légèrement inférieur au hasard. En effet, si les participants à l'expérience avaient répondu pour tous les signes complètement au hasard, ils auraient eu environ 20% de moyenne. Nous avons réalisé une mini-expérience du même type avec des signes de la LSQ présentés à des québécois n'ayant aucune connaissance de cette langue. Les résultats ont été tout à fait similaires. Par contre, lors de l'expérience sur la LSQ, tout comme lors de l'expérience sur l'ASL, il semblait relativement facile pour les sujets, une fois qu'on leur avait donné le sens d'un signe, de trouver un lien entre le signe et son sens. Par exemple, pour le signe SUCRE, ils nous répondaient généralement que le

signe se réalisait ainsi à cause des caries que provoque le sucre, pour FILLE, ils pensaient qu'il y avait un lien avec la douceur des joues, etc.

Quelle différence cela fait-il pour les sourds que certains signes soient iconiques ? Autrement dit, quelle face du signe voient-ils : sa face iconique, qui leur fait penser à un objet, ou ses composants non significatifs, la forme de la main, le mouvement, etc. ? Des recherches ont montré que c'est l'aspect non iconique des signes que les sourds voient. Quand on leur demande par exemple de retenir deux listes de signes dont la première est constituée de signes iconiques et la seconde de signes non iconique, ils ne se rappellent pas mieux de l'une que de l'autre. L'iconicité ne les aide pas.

4.4 Langue concrète et limitée

Le fait que certains signes ressemblent à certains gestes qu'ils utilisent eux-même dans des situations de communication restreintes amène les entendants à considérer la LSQ ou toute autre langue signée avec une certaine condescendance. Ils ne voient dans la LSQ que ce qu'ils y reconnaissent, c'est-à-dire une façon de nommer un nombre limité d'objets ou de décrire quelques actions. Ils ont tendance à croire que la LSQ ne permet que des échanges limités à propos de notions concrètes. Ce n'est pas le cas, bien entendu. La LSQ permet de communiquer à propos de notions abstraites aussi bien que de choses concrètes. La LSQ possède des signes pour des notions telles que "penser", "croire", "intelligence", "imaginer", etc...aussi bien que pour nommer "une table", "une chaise", "une auto" ou "une école". Nous sommes là bien loin des quelques gestes que les entendants utilisent lorsqu'ils sont dans l'impossibilité de se parler. La LSQ

possède même des signes pour parler de la LSQ, pour décrire la langue elle-même, pas exemple les signes correspondant à NOM, VERBE, SUJET, PHRASE, etc. On peut se servir de la langue pour raisonner sur la langue dont on fait ainsi un usage métalinguistique.

Il y a quelques mois, une courte entrevue sur notre projet de recherche a été diffusée à la télévision. Suite à l'émission, j'ai reçu plusieurs appels téléphoniques. Plusieurs des personnes qui ont appelé doutaient de ce qu'elles avaient entendu et en particulier du fait qu'on pouvait parler de n'importe quoi en LSQ. Une dame a insisté : "Vous être vraiment sûre?" et comme rien ne semblait la convaincre, j'ai fini par lui dire que je donnais à ce moment-là un séminaire pour des étudiants de linguistique de niveau maîtrise et doctorat et que ce séminaire était interprété pour des informateurs sourds. Tout ce que je disais, tout ce qui faisait l'objet de discussions, les notions les plus abstraites, tout était donc traduit simultanément en LSQ. Cela m'a semblé une bonne preuve que l'on pouvait aborder n'importe quel sujet en LSQ. La dame a d'ailleurs eu l'air convaincu.

4.5 Manque de structure

Les gestes que les entendants utilisent dans certaines circonstances (par exemple pour aider quelqu'un à se stationner en voiture ou dans une situation semblable) ne sont pas structurés. Ils ont donc tendance à en déduire que la LSQ n'a pas non plus de structure. Ce n'est évidemment pas le cas et les études que nous avons faites jusqu'à ce jour tendent à montrer

que les différents constituants de la phrase ne s'énoncent pas dans n'importe quel ordre en LSQ.

Prenons un exemple simple. En français l'ordre des mots est très important car il permet de savoir qui fait une action (le sujet du verbe) et qui subit cette même action (l'objet du verbe). La différence de sens entre

Paul frappe Marie

et

Marie frappe Paul

est donnée par le seul ordre des mots. La LSQ se comporte différemment. Le signeur doit d'abord situer Paul et Marie dans l'espace, puis la direction dans laquelle il effectue le mouvement du verbe FRAPPER permet de savoir qui frappe qui.

Un autre exemple :

Il existe un phénomène en LSQ que nous appellerons l'écho. Ce phénomène consiste à répéter certains éléments d'une phrase. On ne peut évidemment pas répéter n'importe quel élément et la répétition ne se fait pas n'importe où.

-----whq
OU DIRE ANNONCE OU

PEINE PROFESSEUR 1-DIRE-2 PEINE

3-FORCER-1 PREMIERE LANGUE ORALISME 3-FORCER-1+++

MOI QUÉBEC FRANÇAIS MOI

La construction écho peut être utilisée pour mettre en relief une information qui est importante en soi ou qui est jugée importante par le signeur. Le français dispose aussi de moyens de mettre une information en relief. Certains ressemblent à ceux de la LSQ et une phrase comme : “Moi, je suis québécois francophone, moi” est sans doute possible. Cependant en français, on aura plutôt tendance à extraire le mot sur lequel on veut insister de sa position habituelle dans la phrase et à le reprendre par un pronom :

“Moi, je suis québécois francophone.”

ou :

“Je suis québécois francophone, moi”

En français, l’insistance sur un pronom est souvent marquée par une intonation particulière et par la répétition de ce pronom sous une autre forme (*moi* vs *je*), mais cela n’est pas possible de répéter un verbe ou un pronom interrogatif dans la même phrase, alors que c’est possible en LSQ

Ces quelques exemples montrent que la LSQ a une structure qui lui est propre, ce qui finalement est très logique car si chacun signait n’importe comment on ne voit pas comment les sourds se comprendraient !.

4.6 Confusion avec le mime

Les gestes que les entendants utilisent ne sont généralement pas assez élaborés pour raconter une histoire, ou alors il s'agit de mime. Or il a été démontré qu'il existe des critères qui permettent de distinguer une langue signée du mime. Pour analyser la différence entre **mimiques** et **signes**, des chercheurs américains ont demandé à des signeurs de raconter une histoire dans laquelle aucun signe n'existait pour nommer un des personnages. Pour référer à ce personnage, les signeurs ont utilisé une pantomime représentant les caractéristiques du personnage. Au début, la pantomime était longue, les signeurs énuméraient plusieurs caractéristiques. Plus l'histoire avançait, plus la pantomime se raccourcissait. Les chercheurs ont noté une sorte d'évolution de la pantomime vers un signe qui ne représentait plus qu'une seule caractéristique du personnage.

En LSQ, une expérience semblable aurait eu les mêmes résultats. Ce qui permet de distinguer la pantomime du signe, c'est sans doute essentiellement que le signe semble basé sur une seule caractéristique de l'objet ou de la personne qu'il sert à nommer alors que la pantomime est plus longue et plus variée. De plus, lorsqu'on observe des vidéos au ralenti, on note que les signes sont caractérisés par le fait qu'ils débutent par une brève tenue de la forme de la main alors que dans le cas de la pantomime il y a passage direct de la position de repos au mime.

4.7 Pas de déplacement

Les gestes que les entendants utilisent ne permettent de parler précisément ni de ce qui se passe dans d'autres lieux, ni de ce qui s'est passé ou se passera à d'autres moments, mais toutes les langues permettent des références à l'espace et au temps. Plusieurs entendants ont tendance à croire qu'en LSQ on ne peut parler que des objets qui sont autour de nous, en les montrant et on ne peut aborder que des situations présentes. Cependant, il existe en LSQ comme dans d'autres langues signées un procédé que nous appellerons "localisation référentielle" qui permet de communiquer à propos d'une personne absente ou d'un objet situé ailleurs. Le signeur nomme la personne ou l'objet absent puis pointe un endroit dans l'espace devant lui. L'endroit ainsi pointé devient la localisation permettant de référer à cette personne ou à cet objet pendant le reste de la conversation. Si je veux parler, par exemple, d'un ami n'est pas ici, je vais nommer cet ami, par exemple PIERRE et je vais le situer dans l'espace. Par la suite, chaque fois que je vous parlerai de Pierre, je n'aurai pas besoin de répéter son nom, il me suffira de pointer l'endroit où je l'ai situé et ce pointé jouera le rôle d'un pronom.

En ce qui concerne le temps, la LSQ possède des moyens de marquer le passé et le futur et même de faire des nuances telles que celle entre passé lointain et passé immédiat. En français, la plupart des marques de temps sont indiquées sous forme de terminaisons verbales (je parle vs je parlais vs je parlerai). En LSQ, il est fort probable que tous les verbes ne portent

pas de marque de temps, mais le temps est marqué par d'autres moyens ailleurs dans la phrase.

4.8 Universalité

Parce que les gestes que les entendants utilisent sont compréhensibles dans n'importe quel pays, de façon presque universelle (pensez à "manger", "dormir"), les entendants ont tendance à penser que les signes aussi sont universels et que les sourds du monde entier utilisent une seule et même langue. Pourtant la LSQ est différente de la langue des signes américaine, de la langue des signes françaises, de la langue des signes britannique, etc... Chaque langue signée a sa spécificité, chaque langue signée est le propre d'une communauté, chaque langue signée est l'élément de cohésion d'une culture. Des sourds de langues différentes ont sans doute un peu plus de facilité à se comprendre que des entendants de langue différente. Les sourds utilisent les signes les plus transparents, ceux qui sont proches des gestes et communiquent ainsi minimalement, mais il n'en reste pas moins que les langues signées sont toutes différentes les unes des autres.

4.9 Pas de créativité ni de double articulation

Les entendants n'ont pas toujours conscience de cette extraordinaire caractéristique des langues orales que l'on appelle la créativité. Il savent pourtant qu'avec les mots qu'ils connaissent, ils peuvent créer un nombre infini de phrases, que pratiquement chaque phrase qu'ils prononcent est une phrase qu'ils viennent d'inventer, qu'ils n'ont jamais entendue. Pourtant pour former les mots chaque langue orale ne dispose que d'un

nombre restreint de voyelles et de consonnes (une trentaine environ). Comment est-il possible qu'avec si peu d'outils (les voyelles et les consonnes), les langues orales aient cette caractéristique de créativité? C'est simple, les consonnes et les voyelles qui sont les plus petites unités de la langue, dépourvues de sens, se combinent entre elles pour former des unités plus grandes, les mots, qui eux ont un sens. Et les mots se combinent à leur tour, selon des règles strictes, pour former une infinité de phrases. Plus encore, dans les langues orales, on peut créer certaines catégories de mots à l'infini tout en respectant certaines règles. Par exemple, il est impossible de créer de nouveaux articles ou de nouvelles prépositions, mais il est possible de créer des quantités de noms, de verbes, d'adjectifs, etc... Pensez à tous ces nouveaux mots que l'on voit apparaître depuis quelques années qui se terminent par "rie". Avant on avait des boulangeries, des boucheries, des épiceries. Maintenant, on a en plus des "solderies", des "carteries", des "brochetteries", etc...

Un des principaux arguments contre le statut de langue des langues signées réside dans le fait qu'elles ne semblent pas avoir d'unités minimales correspondant aux consonnes et aux voyelles des langues orales et que l'on ne connaît pas bien les procédés de création de nouveaux signes. On a souvent l'impression que les signes sont un tout indécomposable. Cependant signes sont décomposables en un certain nombre de paramètres équivalents aux consonnes et aux voyelles des langues orales à ceci près que leur réalisation n'est pas séquentielle, mais simultanée. Les principaux paramètres qui composent les signes sont la configuration manuelle, le lieu d'articulation, le mouvement, le point de contact et l'arrangement manuel.

C'est par une combinaison de ces paramètres que sont formés les signes et un seul de ces paramètres suffit à distinguer 2 signes tout comme le changement d'une consonne ou d'une voyelle suffit à distinguer 2 mots du français. Par exemple en français, la différence entre "mot", "pot" et "sot" tient aux consonnes "m", "p" et "s" et en LSQ, la différence entre FAMILLE, RÉUNION et GROUPE tient aux configurations /F/, /R/ et /G/, tous les autres paramètres sont identiques dans les trois signes.

Comme confirmation de l'existence des paramètres formels qui constituent les signes, nous disposons des erreurs. Je m'explique. En français, on dit parfois que quelqu'un qui se trompe en parlant a "la langue qui fourche". Cela signifie qu'il emploie un mot pour un autre, qu'il intervertit les syllabes de deux mots ou encore les sons de deux mots. Une de ces erreurs est devenue célèbre dans notre groupe de recherche : un de mes collaborateurs, donnant des nouvelles de ma santé un jour où il m'avait trouvée très fatiguée a dit

Crevette, elle est collée

au lieu de

Colette, elle est crevée

A l'appui de l'importance des paramètres formels en LSQ, on trouve des erreurs comparables. Nous dirons que les sourds ont la main qui glisse au lieu de la langue qui fourche. Ils font des erreurs de configuration, de lieu de contact, etc.

Donc, en LSQ comme en français, on combine des unités minimales dépourvues de sens pour constituer des unités plus grandes, les signes, qui eux ont un sens. Les signes se combinent à leur tour en une infinité de phrases et on peut affirmer que la LSQ a la propriété de créativité au niveau des énoncés.

Tout comme le français possède la possibilité de créer de nouveaux mots, la LSQ possède la possibilité de créer de nouveaux signes, mais ce n'est généralement pas en ajoutant des préfixes et des suffixes. En LSQ, quand un nouveau signe est formé à partir d'un signe qui existe déjà, le moyen le plus courant consiste en un changement de forme. On peut par exemple changer le sens d'un signe en le faisant sur une partie du corps autre que celle qui est utilisée normalement comme lieu d'articulation. C'est ainsi que RIEN donne naissance à ETRE-IGNORANT lorsqu'il est articulé sur le front.

La LSQ, comme les langues orales possède donc la propriété de créativité. Cette propriété touche une des caractéristiques du langage en tant que faculté humaine : l'innéisme.

4.10 Acquisition

On a cru pendant longtemps que les enfants apprenaient à parler en imitant les adultes qu'ils entendaient autour d'eux. Cette théorie n'expliquait cependant pas adéquatement toutes les étapes de l'acquisition. Elle n'expliquait pas, entre autres, ce que l'on nomme les régularisations, c'est-à-dire ce phénomène qui consiste à faire de fausses prédictions sur la forme de certains mots. Les enfants disent, par exemple "*ils sontaient*". En

fait lorsqu'ils emploient de tels mots, c'est tout simplement qu'ils appliquent une règle correcte à un endroit où elle ne devrait pas être appliquée. Ils ont bien compris que sur *il marche* on forme *il marchait, il chante, il chantait, il parle, il parlait*, ils construisent donc *ils sont, ils seraient*. Les régularisations s'expliquent mieux si l'on considère que l'enfant acquiert sa langue première à partir de ce qu'il entend dans son environnement, bien sur, mais aussi à partir d'un mécanisme inné, caractéristique de tout être humain, qui lui permet de traiter la langue qui l'entoure et d'en déduire des règles qu'il applique à son tour, en faisant certaines erreurs. C'est ce mécanisme inné qui serait dans le ~~cerveau~~^{cerveau} de tous les êtres humains à leur naissance qui a donné son nom à la théorie de l'innéisme.

Ceci nous amène à poser la question : “ Comment les enfants sourds apprennent-ils à signer ?”. Cela dépend des cas. Les enfants sourds de parents sourds, tout comme les enfants entendants de parents entendants, appliquent leur mécanisme inné à la langue de leur environnement. C'est pourquoi il n'est pas plus difficile pour un enfant sourd de parents québécois sourds d'apprendre la LSQ que pour un petit québécois de parents francophone d'apprendre le français. Qui plus est, il a été montré que les stades d'acquisition sont sensiblement les mêmes, qu'il s'agisse d'une langue orale ou d'une langue signée. Dans son mémoire de maîtrise, Fernande Charron souligne qu'il est intéressant de noter que l'iconicité des signes n'a pas influencé l'ordre d'acquisition des premiers signes.

Là où il y a un problème, c'est dans le cas d'un enfant sourd de parents entendants. C'est d'ailleurs le plus fréquent. En effet, cet enfant ne peut pas profiter de la langue de ses parents parce qu'il ne l'entend pas et il n'a généralement pas de modèle sourd qui lui permettrait de tirer partie du canal visuo-spatial qui lui est accessible. Si cet enfant apprend la LSQ, ce ne sera dans bien des cas que tardivement et il ne l'apprendra pas naturellement, elle lui sera enseignée.

Nous venons de voir tout une série de raisons qui ont sont sans doute à l'origine du fait que la LSQ n'est pas considérée spontanément comme une langue et nous avons énuméré toute une série de faits dont la plupart des entendants ne sont pas conscients. En fait, tout ce que nous avons dit renforce la thèse que la LSQ est une véritable langue.

5. Une langue à part entière

Nous avons vu que la LSQ n'était ni iconique, ni concrète ni limitée, qu'elle permettait de communiquer à propos de notions abstraites et très sophistiquées. Nous avons vu que la LSQ avait une structure et qu'il ne fallait pas la confondre avec du mime. Nous avons vu que la LSQ, comme toutes les langues permettait de parler du passé et du futur aussi bien que d'objets ou de personnes non présents dans l'environnement du signeur. Nous avons vu qu'il n'existait pas de langue signée universelle et que la LSQ est différente des autres langues signées. Nous avons vu que la LSQ avait la propriété de créativité, tant au niveau des signes qu'à celui des énoncés. Nous avons vu que la LSQ s'apprenait comme les autres langues. Nous pourrions encore ajouter des arguments, s'il en est besoin, pour

Ces quelques exemples montrent que la LSQ a une structure qui lui est propre, ce qui finalement est très logique car si chacun signait n'importe comment on ne voit pas comment les sourds se comprendraient !.

5.4 La LSQ n'est pas du mime

Les gestes que les entendants utilisent ne sont généralement pas assez élaborés pour raconter une histoire, ou alors il s'agit de mime

il a été démontré qu'il existe des critères qui permettent de distinguer une langue signée du mime

Pour analyser la différence entre **mimiques** et **signes**, des chercheurs américains ont demandé à des signeurs de raconter une histoire dans laquelle aucun signe n'existait pour nommer un des personnages

Pour référer à ce personnage, les signeurs ont utilisé une pantomime représentant les caractéristiques du personnage

Au début, la pantomime était longue, les signeurs énuméraient plusieurs caractéristiques.

Plus l'histoire avançait, plus la pantomime se raccourcissait. Les chercheurs ont noté une sorte d'évolution de la pantomime vers un signe qui ne représentait plus qu'une seule caractéristique du personnage.

En LSQ, une expérience semblable aurait eu les mêmes résultats

pour distinguer la pantomime du signe :

signe semble basé sur une seule caractéristique de l'objet ou de la personne qu'il sert à nommer

pantomime est plus longue et plus variée

de plus, on note (vidéos ralenti) que les signes sont caractérisés par le fait qu'ils débutent par une brève tenue de la forme de la main alors que dans le cas de la pantomime il y a passage direct de la position de repos au mime.

5.5 La LSQ possède la propriété de déplacement

Les gestes que les entendants utilisent ne permettent de parler précisément ni de ce qui se passe dans d'autres lieux, ni de ce qui s'est passé ou se passera à d'autres moments

mais toutes les langues permettent des références à l'espace et au temps

Plusieurs entendants ont tendance à croire qu'en LSQ on ne peut parler que des objets qui sont autour de nous, en les montrant et on ne peut aborder que des situations présentes.

en LSQ : "localisation référentielle" qui permet de communiquer à propos d'une personne absente ou d'un objet situé ailleurs

Le signeur nomme la personne ou l'objet absent puis pointe un endroit dans l'espace devant lui.

Comme pour Paul qui invitait Marie

L'endroit ainsi pointé devient la localisation permettant de référer à cette personne ou à cet objet pendant le reste de la conversation

exemple, ami n'est pas ici, je vais nommer cet ami, par exemple PIERRE et je vais le situer dans l'espace

Par la suite, chaque fois que je vous parlerai de Pierre, je n'aurai pas besoin de répéter son nom, il me suffira de pointer l'endroit où je l'ai situé et ce pointé jouera le rôle d'un pronom.

ou m de regarder

temps en LSQ : passé futur

passé lointain et passé immédiat

français, la plupart des marques de temps sont indiquées sous forme de terminaisons verbales (je parle vs je parlais vs je parlerai).

LSQ tous les verbes ne portent pas de marque de temps

mais le temps est marqué par d'autres moyens ailleurs dans la phrase

adverbes ou des expressions de temps, généralement situés en début de phrase (AVANT, APRES, etc.)

5.6 Les langues signées ne sont pas universelles

Parce que les gestes que les entendants utilisent sont compréhensibles dans n'importe quel pays, de façon presque universelle (pensez à "manger", "dormir"), les entendants ont tendance à penser que les signes aussi sont

universels et que les sourds du monde entier utilisent une seule et même langue.

LSQ différente de ASL, BSL, LSF

Chaque langue signée a sa spécificité

chaque langue signée est le propre d'une communauté

chaque langue signée est l'élément de cohésion d'une culture

sourds de langues différentes ont sans doute un peu plus de facilité à se comprendre que des entendants de langue différente

sourds utilisent les signes les plus transparents, ceux qui sont proches des gestes et communiquent ainsi minimalement, mais il n'en reste pas moins que les langues signées sont toutes différentes les unes des autres.

5.7 La LSQ a la propriété de créativité

Les entendants n'ont pas toujours conscience de cette extraordinaire caractéristique des langues orales que l'on appelle la créativité. Il savent pourtant qu'avec les mots qu'ils connaissent, ils peuvent créer un nombre infini de phrases, que pratiquement chaque phrase qu'ils prononcent est une phrase qu'ils viennent d'inventer, qu'ils n'ont jamais entendue. Pourtant pour former les mots chaque langue orale ne dispose que d'un nombre restreint de voyelles et de consonnes (une trentaine environ). Comment est-il possible qu'avec si peu d'outils (les voyelles et les consonnes), les langues orales aient cette caractéristique de créativité?

C'est simple, les consonnes et les voyelles qui sont les plus petites unités de la langue, dépourvues de sens, se combinent entre elles pour former des unités plus grandes, les mots, qui eux ont un sens. Et les mots se combinent à leur tour, selon des règles strictes, pour former une infinité de phrases. Plus encore, dans les langues orales, on peut créer certaines catégories de mots à l'infini tout en respectant certaines règles. Par exemple, il est impossible de créer de nouveaux articles ou de nouvelles prépositions, mais il est possible de créer des quantités de noms, de verbes, d'adjectifs, etc... Pensez à tous ces nouveaux mots que l'on voit apparaître depuis quelques années qui se terminent par "rie". Avant on avait des boulangeries, des boucheries, des épiceries. Maintenant, on a en plus des "solderies", des "carteries", des "brochetteries", etc...

Un des principaux arguments contre le statut de langue des langues signées réside dans le fait qu'elles ne semblent pas avoir d'unités minimales correspondant aux consonnes et aux voyelles des langues orales et que l'on ne connaît pas bien les procédés de création de nouveaux signes. On a souvent l'impression que les signes sont un tout indécomposable. Cependant signes sont décomposables en un certain nombre de paramètres équivalents aux consonnes et aux voyelles des langues orales à ceci près que leur réalisation n'est pas séquentielle, mais simultanée. Les principaux paramètres qui composent les signes sont la configuration manuelle, le lieu d'articulation, le mouvement, le point de contact et l'arrangement manuel. C'est par une combinaison de ces paramètres que sont formés les signes et un seul de ces paramètres suffit à distinguer 2 signes tout comme le changement d'une consonne ou d'une voyelle suffit à distinguer 2 mots du

français. Par exemple en français, la différence entre “mot”, “pot” et “sot” tient aux consonnes “m”, “p” et “s” et en LSQ, la différence entre FAMILLE, RÉUNION et GROUPE tient aux configurations /F/, /R/ et /G/, tous les autres paramètres sont identiques dans les trois signes.

Comme confirmation de l’existence des paramètres formels qui constituent les signes, nous disposons des erreurs. Je m’explique. En français, on dit parfois que quelqu’un qui se trompe en parlant a “la langue qui fourche”. Cela signifie qu’il emploie un mot pour un autre, qu’il intervertit les syllabes de deux mots ou encore les sons de deux mots. Une de ces erreurs est devenue célèbre dans notre groupe de recherche : un de mes collaborateurs, donnant des nouvelles de ma santé un jour où il m’avait trouvée très fatiguée a dit

Crevette, elle est collée

au lieu de

Colette, elle est crevée

A l’appui de l’importance des paramètres formels en LSQ, on trouve des erreurs comparables. Nous dirons que les sourds ont la main qui glisse au lieu de la langue qui fourche. Ils font des erreurs de configuration, de lieu de contact, etc.

Donc, en LSQ comme en français, on combine des unités minimales dépourvues de sens pour constituer des unités plus grandes, les signes, qui eux ont un sens. Les signes se combinent à leur tour en une infinité de phrases et on peut affirmer que la LSQ a la propriété de créativité au niveau des énoncés.

Tout comme le français possède la possibilité de créer de nouveaux mots, la LSQ possède la possibilité de créer de nouveaux signes, mais ce n'est généralement pas en ajoutant des préfixes et des suffixes. En LSQ, quand un nouveau signe est formé à partir d'un signe qui existe déjà, le moyen le plus courant consiste en un changement de forme. On peut par exemple changer le sens d'un signe en le faisant sur une partie du corps autre que celle qui est utilisée normalement comme lieu d'articulation. C'est ainsi que RIEN donne naissance à ETRE-IGNORANT lorsqu'il est articulé sur le front.

La LSQ, comme les langues orales possède donc la propriété de créativité. Cette propriété touche une des caractéristiques du langage en tant que faculté humaine : l'innéisme.

5.8 Acquisition de la LSQ se fait comme celle des langues orales

On a cru pendant longtemps que les enfants apprenaient à parler en imitant les adultes qu'ils entendaient autour d'eux. Cette théorie n'expliquait cependant pas adéquatement toutes les étapes de l'acquisition. Elle n'expliquait pas, entre autres, ce que l'on nomme les régularisations, c'est-à-dire ce phénomène qui consiste à faire de fausses prédictions sur la forme de certains mots. Les enfants disent, par exemple "*ils sontaient*". En

fait lorsqu'ils emploient de tels mots, c'est tout simplement qu'ils appliquent une règle correcte à un endroit où elle ne devrait pas être appliquée. Ils ont bien compris que sur *il marche* on forme *il marchait, il chante, il chantait, il parle, il parlait*, ils construisent donc *ils sont, ils seraient*. Les régularisations s'expliquent mieux si l'on considère que l'enfant acquiert sa langue première à partir de ce qu'il entend dans son environnement, bien sur, mais aussi à partir d'un mécanisme inné, caractéristique de tout être humain, qui lui permet de traiter la langue qui l'entoure et d'en déduire des règles qu'il applique à son tour, en faisant certaines erreurs. C'est ce mécanisme inné qui serait dans le cerveau de tous les êtres humains à leur naissance qui a donné son nom à la théorie de l'innéisme.

Ceci nous amène à poser la question : " Comment les enfants sourds apprennent-ils à signer ?". Cela dépend des cas. Les enfants sourds de parents sourds, tout comme les enfants entendants de parents entendants, appliquent leur mécanisme inné à la langue de leur environnement. C'est pourquoi il n'est pas plus difficile pour un enfant sourd de parents québécois sourds d'apprendre la LSQ que pour un petit québécois de parents francophone d'apprendre le français. Qui plus est, il a été montré que les stades d'acquisition sont sensiblement les mêmes, qu'il s'agisse d'une langue orale ou d'une langue signée. Dans son mémoire de maîtrise, Fernande Charron souligne qu'il est intéressant de noter que l'iconicité des signes n'a pas influencé l'ordre d'acquisition des premiers signes.

Là où il y a un problème, c'est dans le cas d'un enfant sourd de parents entendants. C'est d'ailleurs le plus fréquent. En effet, cet enfant ne peut pas profiter de la langue de ses parents parce qu'il ne l'entend pas et il n'a généralement pas de modèle sourd qui lui permettrait de tirer partie du canal visuo-spatial qui lui est accessible. Si cet enfant apprend la LSQ, ce ne sera dans bien des cas que tardivement et il ne l'apprendra pas naturellement, elle lui sera enseignée.

Nous venons de voir tout une série de raisons qui ont sont sans doute à l'origine du fait que la LSQ n'est pas considérée spontanément comme une langue et nous avons énuméré toute une série de faits dont la plupart des entendants ne sont pas conscients. En fait, tout ce que nous avons dit renforce la thèse que la LSQ est une véritable langue.

5.9 Conclusion

Nous avons vu que la LSQ n'était ni iconique, ni concrète ni limitée, qu'elle permettait de communiquer à propos de notions abstraites et très sophistiquées. Nous avons vu que la LSQ avait une structure et qu'il ne fallait pas la confondre avec du mime. Nous avons vu que la LSQ, comme toutes les langues permettait de parler du passé et du futur aussi bien que d'objets ou de personnes non présents dans l'environnement du signeur. Nous avons vu qu'il n'existait pas de langue signée universelle et que la LSQ est différente des autres langues signées. Nous avons vu que la LSQ avait la propriété de créativité, tant au niveau des signes qu'à celui des énoncés. Nous avons vu que la LSQ s'apprenait comme les autres langues. Nous pourrions encore ajouter des arguments, s'il en est besoin, pour

montrer que la LSQ est une langue à part entière. Nous pourrions ajouter que les petits enfants sourds babillent avec leurs doigts et, faute de parler à leur ourson ils lui racontent des choses en signes. Nous pourrions ajouter que l'on peut aussi chuchoter en signes. Nous pourrions ajouter quantité d'autres arguments qui tous montreraient que la LSQ est une véritable langue

pour terminer j'espère que la LSQ a + de possibilités que le français
espère vous avoir convaincu

Jules

encore //